

# 1

— Allez-y ! me défia la femme aux cheveux blond paille. Faites votre truc.

Elle parlait avec un fort accent du Sud. Avec son nez en bec d'aigle, elle avait le regard brillant d'avidité de quelqu'un qui s'apprête à goûter un mets exotique.

Nous nous tenions dans un pré balayé par le vent, à quelques kilomètres au sud de l'autoroute qui relie Texarkana à Dallas. Une voiture passa à vive allure, la première que je voyais depuis que j'avais suivi le rutilant pick-up Chevrolet Kodiak noir de Lizzie Joyce jusqu'au cimetière Pioneer Rest, à la lisière de la minuscule ville de Clear Creek.

Tout le monde s'était tu et seul le sifflement de l'air râpant la colline troublait le silence.

Le petit cimetière n'était pas clôturé. On l'avait nettoyé mais pas récemment. Il était relativement ancien, c'est-à-dire qu'il avait dû naître à l'époque où le chêne dressé en son centre n'était encore qu'un arbrisseau. Une nuée d'oiseaux gazouillaient dans ses feuillages. Nous étions dans le nord du Texas, il y avait donc de l'herbe, mais, en plein mois de février, elle n'était pas

verte. La température atteignait une douzaine de degrés mais le vent était plus froid que je ne l'avais escompté. Je remontai la fermeture Éclair de mon blouson. Je remarquai que Lizzie Joyce n'en portait pas.

Les habitants de la région étaient coriaces et pragmatiques, notamment la blonde trentenaire qui m'avait invitée. Élançée et musclée, son jean était tellement moulant qu'elle avait dû se graisser les jambes pour l'enfiler. Comment faisait-elle pour enfourcher un cheval ? Cependant, ses bottes étaient usées, de même que son chapeau, et, si j'avais bien lu sa boucle de ceinture, elle avait remporté le titre de championne d'équitation western du comté l'année précédente. Lizzie Joyce était une authentique cow-girl.

Par ailleurs, elle avait plus d'argent sur son compte en banque que je n'en gagnerais d'ici la fin de mes jours. Les diamants sur sa main scintillèrent au soleil tandis qu'elle désignait la parcelle de terre dédiée aux morts. Mme Joyce était pressée que le spectacle commence.

J'étais prête. Lizzie me payait une somme conséquente, elle en voulait pour son argent. Elle avait convié ses proches, à savoir son petit ami, sa sœur et son frère, qui aurait préféré être n'importe où plutôt qu'au cimetière Pioneer Rest.

Le mien s'était adossé contre notre véhicule. Tolliver ne bougerait pas : tant que je n'aurais pas accompli ma mission, il ne s'intéresserait à rien d'autre qu'à moi.

Quand je dis « mon frère »... ce n'est pas exact et nous avons une tout autre relation désormais.

Nous avons fait connaissance avec les Joyce pour la première fois ce matin-là. Suivant à la lettre les indications que Lizzie nous avait fournies par mail, nous avons remonté une allée interminable et sinueuse entre

de vastes étendues délimitées par des barrières en bois blanches.

La maison était immense et superbe mais sans prétention. Ici, les gens travaillaient dur. La Latino-Américaine qui nous avait ouvert la porte était en pantalon et chemisier plutôt qu'en uniforme et appelait sa patronne « Lizzie » plutôt que « Mme Joyce ». Sur un ranch ou une ferme, tous les jours sont ouvrés et les lieux étaient pratiquement déserts. Alors que la gouvernante nous guidait dans la demeure, j'avais aperçu une Jeep se rapprochant à travers champs.

Lizzie Joyce et sa sœur Kate nous attendaient dans la salle d'armes. Pour elles, ce devait être « le bureau » ou « la salle de séjour », bref, un lieu où les membres d'une famille aisée vivant en pleine nature se réunissent pour regarder la télévision, jouer à des jeux de société ou toute autre activité. Mais pour moi, c'était une salle d'armes. Tous ces fusils et ces animaux empaillés étaient sans doute censés créer une ambiance « pavillon de chasse ». Je suppose que ce décor reflétait les goûts du grand-père Joyce, fondateur de la propriété mais s'il leur avait déplu, ses héritiers auraient pu le changer. Il était décédé depuis un bon moment.

Lizzie Joyce ressemblait aux photos que j'avais vues d'elle mais elle respirait le sérieux et le pragmatisme. C'était une laborieuse. Sa sœur Kate – ou Katie – était une version réduite de son aînée : plus petite, plus jeune, moins aguerrie. Toutefois elle paraissait aussi dure et assurée. Peut-être est-ce le résultat d'une existence passée dans l'opulence.

Des portes-fenêtres s'ouvraient sur une large terrasse en brique. Au printemps, les urnes déborderaient de fleurs mais il était trop tôt. Les gelées étaient encore fréquentes la nuit. Je constatai que les Joyce avaient laissé

leurs rocking-chairs dehors pendant l'hiver et je m'étais imaginée assise là par un beau matin d'été à boire mon café en admirant le paysage.

La Jeep s'était immobilisée au pied d'une légère pente menant à la véranda arrière. Deux hommes en étaient descendus.

— Harper, je vous présente le régisseur du Ranch RJ, Chip Moseley. Et voici notre frère, Drexell.

Nous avons tous échangé des poignées de main.

Rude, tanné et sceptique, le régisseur avait les yeux verts et les cheveux châtons. Il semblait aussi pressé que le frère de repartir. S'ils étaient là, c'était uniquement parce que Lizzie y tenait. Chip Moseley l'avait embrassée nonchalamment sur la joue et j'avais compris qu'il était autant son homme que son régisseur. Ce qui risquait de poser un problème.

Drexell, le plus jeune des Joyce, était aussi le plus banal. Avec leur nez en bec d'aigle, Lizzie et Katie dégageaient une certaine flamboyance, mais lui avait un visage rond de poupon. Contrairement à ses sœurs, il avait fui mon regard.

J'avais la désagréable sensation d'avoir croisé ces individus auparavant. L'énorme propriété des Joyce n'étant pas si loin de Texarkana où j'avais grandi, il n'était pas invraisemblable que j'aie connu Chip et Drexell. Cependant, sous aucun prétexte je ne voulais évoquer ma vie d'avant. Je n'ai pas toujours été la jeune femme mystérieuse qui retrouve les cadavres parce qu'elle a été frappée par la foudre dans son adolescence.

— Je suis si contente que vous ayez trouvé le temps de venir ! s'était exclamée Lizzie.

— Ma sœur a une fascination pour l'insolite, avait confié Katie à Tolliver.

De toute évidence, il lui plaisait. Tolliver s'était tourné vers moi, l'air amusé.

— Harper est unique en son genre.

— J'espère que Lizzie en aura pour son argent, avait déclaré Chip d'un ton menaçant.

Je l'avais examiné de plus près. Loin de moi l'idée de reluquer le chéri d'une autre, mais il y avait quelque chose en Chip Moseley qui excitait mon talent. Or il était vivant, ce qui en général, entraîne la disqualification.

Mon activité évolue autour des morts.

Depuis que Lizzie Joyce avait découvert un site Internet relatant mes expéditions, elle s'était mis en tête de m'inventer une mission. Elle avait finalement décidé qu'elle voulait savoir de quoi était mort son grand-père, découvert affaissé auprès de sa Jeep à des centaines de mètres du ranch. Richard Joyce avait une blessure à la tête et l'on en avait déduit qu'il avait glissé en montant ou en descendant de son véhicule ; à moins que la Jeep n'ait heurté un rocher et qu'il se soit cogné, mais on n'avait relevé aucune trace d'impact. On avait conclu à un arrêt cardiaque et on l'avait enterré. Depuis, son fils unique et l'épouse de celui-ci avaient péri dans un accident de la route et ses trois petits-enfants avaient hérité de ses biens – à parts inégales. D'après les recherches de Tolliver, Lizzie était désormais responsable de la fortune familiale. Les deux autres possédaient chacun un peu moins d'un tiers – juste assez pour que Lizzie tienne les rênes. Facile de deviner en qui Richard Joyce avait eu confiance.

Avait-il été au courant du penchant de sa petite-fille pour le mysticisme et l'étrange ?

Lizzie la pragmatique en voulait pour son argent, elle n'allait donc pas me conduire directement sur la tombe de son grand-père. Elle ne m'avait d'ailleurs révélé son

objectif que lorsque j'étais descendue de ma voiture trente minutes plus tôt. Bien sûr, j'aurais pu errer de stèle en stèle en quête de celle gravée des dates appropriées. Les Joyce n'étaient pas nombreux sous la terre et les cailloux. Mais j'étais décidée à faire durer le plaisir, lui accorder quelques extras car elle avait accepté mon tarif sans sourciller.

Je m'étais déchaussée pour la « lecture », aussi je devais faire attention où je mettais les pieds. Au Texas, l'herbe cache toujours des épines. Je jetai un ultime coup d'œil sur le panorama. Ce petit cimetière aurait aussi bien pu se trouver sur la Lune, tant l'environnement contrastait avec les lotissements surpeuplés et les communes que nous avons traversés lors de notre dernier voyage en Caroline du Nord. Nous avons atterri dans une petite ville paumée mais je n'y avais pas éprouvé une sensation d'isolement comme ici.

Pour le côté positif, il faisait nettement moins froid et nous étions à peu près sûrs qu'il ne neigerait pas. Mes pieds nus souffraient mais mon corps n'était pas transi comme il l'avait été en Caroline du Nord.

Les Joyce étaient enterrés près du chêne. J'aperçus un gros rocher sur la face lisse duquel on avait gravé le nom JOYCE. Je pouvais difficilement ignorer un tel indice. Je m'arrêtai devant la première sépulture bien que ce ne fût pas la bonne. Quelle importance ? Il était temps que je m'y mette. *Sarah, épouse bien-aimée de Paul Joyce.* J'inspirai profondément et m'avançai. La connexion avec les ossements fut immédiate et fulgurante. Sarah attendait comme ils attendent tous – qu'ils soient là depuis des années ou quelques jours seulement, qu'ils aient été inhumés convenablement ou jetés comme des détritrus. J'envoyai mon sixième sens dans les profondeurs du sol.

— Une sexagénaire. Rupture d'anévrisme.

J'ouvris les yeux et passai à la tombe suivante.

— Hiram Joyce... Empoisonnement du sang.

Sur la troisième, j'entendis le bourdonnement, l'appel des dépouilles. Je lus l'inscription. Inutile de réinventer la roue.

Il ne s'agissait pas d'un membre de la famille Joyce bien qu'elle fût ensevelie sur la parcelle familiale. Mariah Parish était décédée huit ans et quelques mois auparavant. À l'ombre de l'arbre, les deux hommes s'étaient raidis mais j'étais trop concentrée sur ma tâche pour m'en soucier.

— Oh ! murmurai-je, tandis qu'une rafale de vent soulevait mes cheveux courts. Oh ! La pauvre chérie !

— Quoi ? s'écria Lizzie, perplexe. C'était la gouvernante de mon grand-père. Elle a succombé à une péritonite ou un truc du genre.

— Elle a eu une hémorragie. Elle s'est vidée de son sang après avoir accouché.

Une hypothèse me vint à l'esprit et je pivotai vers Drexell et Chip. Le premier s'était rapproché d'un pas. Le second paraissait stupéfait. Et furieux. Parce que cette information le choquait ? Ou parce que je l'avais émise à voix haute ? Quoi qu'il en soit, il était trop tard pour Mariah. Je me déplaçai jusqu'à la tombe pour laquelle on m'avait sollicitée. C'était la plus imposante. La femme de Richard Joyce l'y avait précédé de dix ans. Elle s'appelait Cindilynn et elle avait été emportée par un cancer du sein. Je le leur dis et Kate et Lizzie échangèrent un signe de tête. Quant à Richard il était parti huit ans auparavant, peu après sa gouvernante.

Il me fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il avait arrêté la Jeep et en était descendu parce qu'il avait aperçu quelqu'un qu'il connaissait.

Impossible de me faire une image de cette personne. Ce n'est pas comme si je regardais un film : je m'immisce à l'intérieur de l'être et l'espace d'un instant, je parviens à déchiffrer ses pensées, ressentir ses émotions durant les dernières minutes de son existence. Me mettant à la place de Richard Joyce, je coupai le contact de la Jeep et en sortis. Puis, tout à coup, un serpent à sonnette surgit de nulle part. Ma surprise (celle de Richard Joyce) fut telle que mon (son) cœur s'emballa. *Si chaud pas d'eau peux pas attraper mon téléphone, ô mon Dieu ! finir ainsi...* Ensuite, le trou noir. Paupières closes pour mieux visionner la scène, une scène visible uniquement par moi, je relatai l'événement.

Quand je rouvris les yeux, les quatre témoins me dévisageaient comme si je présentais des stigmates. Les gens ont parfois ce genre de réaction, même quand ce sont eux qui me demandent de faire exactement ce que je viens d'exécuter.

Soit je les terrifie, soit je les subjugue (pas forcément d'une manière saine)... ou les deux. Aujourd'hui, le petit ami me fixait comme si je portais une camisole de force et les trois Joyce étaient bouche bée. Tous restèrent muets.

— Maintenant, vous savez tout, achevai-je.

— Vous avez très bien pu l'inventer, riposta Lizzie. Il y avait quelqu'un ? Comment est-ce possible ? Il était seul. Prétendez-vous qu'on a jeté un serpent à sonnette sur Grand-Pa' ? Qu'il en a eu une crise cardiaque et qu'on l'a abandonné sans tenter de le sauver ? Et vous dites que Mariah a eu un bébé ? Je ne vous ai pas engagée pour raconter des mensonges !

Je l'avoue, cela me mit en colère. Je repris mon souffle. Du coin de l'œil, je vis Tolliver se précipiter vers moi avec une expression d'angoisse. Chip Moseley avait



rebroussé chemin jusqu'à la Jeep et s'y était accroché d'une main tout en se pliant en deux. Je me rendis compte qu'il avait mal et j'eus la certitude qu'il m'en voudrait si j'attirais l'attention sur lui.

— J'ai fait ce que vous vouliez, arguai-je. Quand bien même vous exhumeriez votre grand-père, rien de ce que je vous ai dévoilé n'est vérifiable. En revanche, vous pouvez vous renseigner sur Mariah Parish. Il doit y avoir une trace quelconque, un acte de naissance, par exemple.

— En effet, convint Lizzie, plus songeuse que rebu-tée. Cependant, hormis le fait que nous ignorons ce qui est arrivé au bébé de Mariah, en admettant qu'elle en ait eu un, cela me rend malade que l'on ait pu infliger un pareil supplice à Grand-Pa'. Dans la mesure où vous dites la vérité.

— Croyez-moi, ne me croyez pas. À votre guise. Étiez-vous au courant de son état de santé ?

— Non, il avait horreur des médecins. Mais il avait déjà eu une attaque cérébrale. Et au retour de sa dernière consultation de routine, il paraissait inquiet.

Apparemment, elle y avait souvent repensé depuis le décès de son grand-père.

— Il avait un portable dans la Jeep, c'est bien cela ?

— Oui.

— Il a essayé de s'en emparer.

Certains de nos derniers moments sont plus instructifs que d'autres.

— Tu crois à ces conneries ? intervint Chip, incrédule.

Il s'était remis de la douleur qui l'avait saisi et se tenait maintenant aux côtés de Lizzie. Il la contemplait comme s'il ne l'avait jamais vue alors que je savais, d'après nos recherches, qu'il était son chevalier servant depuis six ans.

Lizzie était trop sûre d'elle-même pour se laisser bousculer. Absorbée dans ses pensées, elle sortit une cigarette et l'alluma. Enfin, elle s'adressa à lui :

— Oui.

— Merde ! clama Kate Joyce en retirant son chapeau de cow-boy pour le claquer sur sa cuisse. Si ça continue, tu vas solliciter les services de John Edward !

Lizzie lui coula un regard noir.

— Si vous voulez mon avis, elle a tout inventé, décréta Drexell.

Nous avons obtenu une avance de Lizzie. Nous devons nous rendre au Texas de toute façon mais nous ne nous serions jamais arrêtés si nous n'avions pas reçu l'acompte. Curieusement, les riches sont les plus nombreux à revenir sur leurs promesses. Les pauvres tiennent parole. Nous avons donc déjà déposé une partie de la somme sur notre compte, on nous devait le solde et un aveugle aurait confirmé que les Joyce mettaient en doute mon talent. Avant que je ne puisse m'en inquiéter, Lizzie extirpa un chèque plié en deux de sa poche et le tendit à Tolliver, qui s'était rapproché suffisamment pour me tenir par la taille. J'étais fatiguée. L'épisode avait été moins douloureux que certains car la frayeur de Richard Joyce n'avait duré qu'une seconde avant qu'il ne rende l'âme, mais tout contact direct avec les morts me vide complètement.

— Tu veux un bonbon ?

J'opinai. Tolliver me déballa un Werther's Original et me le mit dans la bouche. Un délice de beurre caramélisé.

— Je croyais que c'était votre frère, dit Kate Joyce en inclinant la tête vers Tolliver.

Elle n'avait pas trente ans mais son attitude et son élocution étaient celles d'une femme mûre. Conséquence

d'une jeunesse passée dans le Texas des nantis sûrs d'eux ? Ou d'autres sources de stress au sein du foyer Joyce ?

— Il l'est, répondis-je.

— On dirait plutôt votre petit copain, ricana Drexell.

— Je suis son beau-frère et son petit copain, Drew, répliqua Tolliver d'un ton aimable. À présent, nous allons reprendre la route. Merci de nous avoir contactés.

Il les salua de loin. Il mesure un peu moins d'un mètre quatre-vingts et il est mince mais il a les épaules carrées.

Je l'aime plus que tout.

Le jet de la douche me réveilla. Nous voyons tant de chambres de motel que parfois, je mets une ou deux secondes avant de me rappeler où nous sommes. C'était le cas ce matin-là.

Le Texas. Après avoir quitté les Joyce, nous avons roulé presque tout l'après-midi jusqu'à cet établissement situé à l'écart de l'autoroute à Garland, aux abords de Dallas. Il ne s'agissait pas d'un voyage d'affaires mais d'une quête personnelle.

En ouvrant les yeux, je me rendis compte à quel point j'étais obsédée par le passé. Chaque fois que nous rendons visite à ma tante et son mari, les mauvais souvenirs refont surface.

Le Texas n'est pas en cause.

Quand je suis près de mes petites sœurs, je me rappelle le taudis de Texarkana dans lequel nous étions entassés, là où Tolliver et moi vivions avec son père, ma mère, son frère, ma sœur et nos deux demi-sœurs encore bébés quand notre univers avait basculé.

L'illusion d'un équilibre que nous, les aînés, avons réussi à maintenir soigneusement fut pulvérisée le jour où Cameron a disparu. Les services sociaux s'en sont

mêlés et nous ont enlevé nos cadettes. Tolliver s'est installé chez son frère Mark et moi, j'ai fini dans une famille d'accueil.

Les petites ne se souviennent absolument pas de Cameron. Je leur ai posé la question la dernière fois que nous les avons vues. Elles habitent avec tante Iona et oncle Hank, qui n'apprécient guère nos visites. Pourtant, nous les réitérons ; Mariella et Gracie sont nos sœurs et nous tenons à ce qu'elles n'oublient pas leur famille.

Je me hissai sur un coude pour regarder Tolliver se sécher. Il avait laissé la porte de la salle de bains grande ouverte pour que le miroir ne soit pas embué quand il se raserait.

Nous nous ressemblons vaguement : nous avons tous les deux les cheveux châtain, à peu près de la même longueur, et une silhouette élancée. Lui a les yeux marron, les miens sont bleu-gris. Mais la figure de Tolliver est vérolée par l'acné parce que son père n'a jamais daigné l'envoyer chez un dermatologue durant son adolescence. Son visage est plus étroit et il porte souvent une moustache. Il déteste s'habiller autrement qu'en jean et tee-shirt mais je le préfère en tenue plus élégante et, dans la mesure où je suis « le talent », il est obligé de faire un effort. Tolliver est mon manager, mon consultant, mon principal soutien, mon compagnon et depuis quelques semaines, mon amant.

Il pivota vers moi, sourit, laissa tomber sa serviette.

— Viens ici, murmurai-je.

Il ne se fit pas prier.

— On va courir ? proposai-je dans l'après-midi. Tu pourras reprendre une douche ensuite. Avec moi, histoire d'économiser l'eau.

En un clin d'œil nous fûmes prêts. Tolliver est plus rapide que moi. En général, sur le dernier kilomètre, il pique un sprint, me laissant le suivre à mon rythme. C'est ce qu'il fit ce jour-là.

Nous étions enchantés d'avoir un lieu agréable où nous défouler. Situé au bord de la bretelle menant à l'autoroute, notre motel était flanqué d'autres hôtels, restaurants, stations-service et commerces destinés aux voyageurs. Cependant, à l'arrière s'étendait un de ces « parcs d'affaires » : deux larges rues en courbe plantées d'arbustes et de bâtiments d'un seul étage, chacun muni d'une aire de stationnement. Une bande médiane les divisait, suffisamment large pour accueillir une plantation de lilas des Indes. Il y avait aussi des trottoirs. Nous étions en fin d'après-midi un vendredi, la circulation était donc réduite au minimum entre ces rangées d'édifices rectangulaires sans âme. Chaque bloc de béton était séparé de son voisin par une allée menant au parking des employés. Ceux de devant étaient pratiquement déserts : les clients étaient déjà repartis.

Dans un endroit comme celui-ci, je m'attendais à tout sauf à tomber sur un cadavre. J'étais obnubilée par une douleur à la jambe droite qui me taraude de temps en temps depuis que la foudre m'a frappée. Du coup, je n'avais pas entendu tout de suite l'appel du corps.

Bien sûr, les morts sont partout. Je ne repère pas que les plus récents. Je sens les anciens aussi et il m'arrive même – rarement – de percevoir le lointain écho d'un être ayant foulé la terre avant l'invention de l'écriture. Mais celui avec lequel je venais d'entrer en contact dans la banlieue de Dallas était *très* frais. Pendant un moment, je fis du surplace.

Je n'en aurais la certitude qu'une fois tout près du corps mais j'avais la nette impression que c'était un

suicide par arme à feu. Je parvins enfin à le localiser. Il était au fond de la bâtisse abritant l'entreprise *Ingénierie Design*. J'ignorai son écrasante détresse. Le prendre en pitié ? Il avait eu le droit de choisir. Si je prenais en pitié tous ceux que je rencontrais, je serais constamment en larmes.

Pas question de m'abandonner au désarroi. Je tergiversai. Je l'aurais volontiers laissé où il était. Lundi matin, le premier employé à pénétrer dans les locaux en serait quitte pour un sacré choc si la famille n'avait pas déjà prévenu la police de sa disparition.

C'était un peu dur de ma part mais je n'avais aucune envie de me retrouver face aux flics.

Je commençais à avoir froid. Il était temps de prendre une décision.

Si je ne peux pas m'apitoyer sur tous les morts que je découvre, je tiens à conserver mon humanité.

Je scrutai les alentours en quête d'inspiration. Elle me sauta aux yeux dans les cailloux entourant le parterre devant l'entrée. J'en sélectionnai un gros et le soulevai. Je le soupesai et me dis que je pourrais le lancer d'une seule main. J'inspectai la rue : pas un véhicule, pas un individu en vue. Me positionnant à une distance respectable, je pris mon élan. Je dus récupérer le caillou et répéter mon geste deux fois avant que le verre n'éclate, déclenchant une alarme. Je m'enfuis à toutes jambes. Chapeau bas à la police : à peine avais-je atteint le parking du motel qu'une voiture de patrouille fonçait en direction du parc d'affaires.

Une heure plus tard, je racontai l'incident à Tolliver en me maquillant. J'avais pris une bonne douche et il m'y avait rejointe sous prétexte de m'aider à me laver les cheveux.

J'étais penchée par-dessus le lavabo pour appliquer un trait d'eye-liner sur mes paupières. Je n'ai que vingt-quatre ans mais ma vision baisse : à la prochaine consultation, l'ophtalmologiste va sûrement me prescrire des lunettes. Je ne suis pas une grande coquette mais chaque fois que je m'imagine avec des lunettes, mon estomac se noue. Des lentilles de contact, alors ? Malheureusement, la perspective de me mettre quelque chose dans les yeux me terrifie.

Quant au coût de l'opération, j'en frémis d'avance. Nous mettons tout ce que nous pouvons de côté pour nous acheter une maison dans la région de Dallas. Pour le boulot, Saint Louis serait plus pratique mais en nous installant à Dallas, nous pourrions voir nos sœurs plus souvent. Iona et Hank n'en seront pas enchantés et ils risquent de nous mettre des bâtons dans les roues. Ils ont officiellement adopté les filles. Toutefois, nous espérons les convaincre que le bénéfice serait mutuel.

Tolliver entra dans la salle de bains et marqua une pause pour m'embrasser sur l'épaule. Je lui souris dans la glace.

— Les flics sont au bout de la rue. Tu as une idée de ce qui les amène ?

— À vrai dire, oui, avouai-je.

Je me sentais coupable. Je n'avais pas pris le temps d'expliquer la situation à Tolliver avant de me précipiter sous la douche et par la suite, il m'avait... distraite. Je lui racontai ce qui s'était passé.

— Les flics ont dû le retrouver, donc tu as eu raison, me rassura-t-il. Mais j'aurais préféré que tu ne fasses rien.

Je m'attendais à cette réaction. Il rechigne toujours à s'impliquer dans une affaire pour laquelle nous n'avons pas été sollicités. En l'observant, je notai un changement

subtil dans son attitude, signe qu'il allait changer de sujet.  
Aborder un problème sérieux.

— Et si on lâchait prise ?

— Sur quoi ?

— Mariella et Gracie.

Je me tournai vers lui.

— Je ne comprends pas, murmurai-je alors que j'avais parfaitement saisi.

— Peut-être devrions-nous nous contenter de les voir une fois par an. Le reste du temps, on leur enverrait des cadeaux pour Noël et leur anniversaire.

J'étais outrée.

— Pourquoi ?

N'était-ce pas le but de tous nos efforts – économiser jusqu'au moindre cent afin de participer davantage à leur vie ?

Tolliver posa une main sur ma nuque.

— Nous les perturbons. Elles ont leurs soucis mais elles sont mieux avec Iona qu'elles ne le seraient avec nous. Nous ne pouvons pas nous occuper d'elles. Nous voyageons trop. Iona et Hank sont des gens responsables, ils ne boivent pas, ils ne se droguent pas. Ils emmènent les filles à la messe, ils veillent à ce qu'elles aillent à l'école.

— Tu es sérieux ?

Évidemment qu'il était sérieux : en ce qui concerne la famille, Tolliver ne plaisante jamais.

— Il n'a jamais été question de les arracher à Iona et Hank, en admettant que ce soit envisageable sur le plan légal. Tu crois vraiment que nous devrions réduire nos visites au minimum ?

— Oui.

— Je t'écoute.



— Quand nous débarquons... eh bien... d'une part, nous venons irrégulièrement et jamais longtemps. Nous les sortons, nous essayons de leur montrer des choses qu'elles n'ont pas l'habitude de voir, de les intéresser à des activités qui ne font pas partie de leur quotidien. Puis nous nous en allons, laissant à leurs « parents » le soin de jongler avec le résultat.

— Quel résultat ? protestai-je, furieuse.

— La dernière fois, Iona m'a dit – tu te rappelles, tu étais avec elles au cinéma ? –, bref, Iona m'a avoué qu'elle et Hank mettaient une bonne semaine à rétablir le rythme après chacun de nos passages.

— Mais...

J'étais perdue. Je secouai la tête comme pour remettre mes idées en ordre.

— Nous sommes leur frère et leur sœur. Nous les aimons. Il faut qu'elles sachent que le monde entier n'est pas comme Iona et Hank.

Tolliver se percha sur le bord de la baignoire.

— Harper, Iona et Hank les élèvent. Ils n'étaient pas obligés de les accueillir. S'ils ne s'étaient pas portés volontaires, l'État aurait pris le relais. Je mets ma main à couper que le tribunal aurait confié Mariella et Gracie à une famille d'accueil plutôt qu'à nous. Nous avons de la chance qu'Iona et Hank aient souhaité tenter le coup. Ils sont plus vieux que la plupart des parents d'enfants de cet âge. Ils sont sévères parce qu'ils ont peur que les filles ne finissent comme ta mère ou mon père. Mais ils les ont adoptées. Ils sont leurs parents.

J'ouvris la bouche, la refermai. On aurait dit qu'un barrage avait cédé dans la tête de Tolliver et qu'il déversait un torrent de réflexions que je n'avais jamais entendues auparavant.

— Certes, ils sont étroits d'esprit, concéda-t-il. Mais ce sont eux qui écopent des tracas au quotidien, eux qui assistent aux réunions avec les enseignants, avec le directeur ; ce sont eux qui les conduisent chez le médecin quand elles sont malades. Ils leur imposent des horaires pour se coucher ou faire leurs devoirs. Ils leur achètent des vêtements. S'il le faut, ils leur offriront l'orthodontiste... Tout ça, acheva-t-il en haussant les épaules. Tout ce que nous ne pouvons pas faire pour elles.

— Que suggères-tu ?

J'émergeai de la salle de bains et m'affaissai sur le lit défait. Il me suivit et s'assit près de moi. Je serrai les mains entre mes genoux et ravalai un sanglot.

— Tu veux que nous abandonnions nos sœurs ? enchaînai-je. Elles sont tout ce qui nous reste...

— Nous devrions venir pour les fêtes de Thanksgiving, de fin d'année, de Pâques ou leurs anniversaires... des dates phares. Des séjours organisés longtemps à l'avance. Tout au plus, deux fois par an. Par ailleurs, nous devrions faire plus attention à ce que nous disons devant elles. Gracie a rapporté à Iona que tu la trouvais trop rigide. Sauf que Gracie a dit : « frigide ».

Malgré moi, j'esquissai un sourire.

— Là-dessus, tu as raison. Critiquer les gens qui prennent soin de nos sœurs, ce n'est pas cool. Moi qui croyais me contrôler...

— Tu t'y efforces. C'est davantage ton expression que tes mots... enfin, la plupart du temps.

— D'accord, j'ai compris. Il me semblait que nous pourrions nous rapprocher en nous installant dans la région. Voire surmonter les barrières entre Iona et Hank et nous deux. En multipliant les visites, l'ambiance serait plus détendue. Les filles pourraient

venir chez nous passer le week-end. Iona et Hank ont sûrement envie de souffler de temps en temps.

Tolliver n'était pas de cet avis.

— Crois-tu vraiment que tante Iona nous acceptera ?  
Surtout maintenant que nous sommes ensemble ?

Je me réfugiai dans le silence. Le fait que Tolliver et moi soyons devenus un couple choquerait profondément Iona et Hank. Après tout, je peux le concevoir. Tolliver et moi avons grandi sous le même toit durant toute notre adolescence. Ma mère a épousé son père. Depuis des années, je le présente partout comme mon frère, une habitude dont j'ai du mal à me départir. Nous ne sommes pas liés par le sang mais notre relation sexuelle a de quoi froisser le commun des mortels. Nous serions stupides de ne pas le reconnaître.

— Je ne sais pas, marmonnai-je. Peut-être...

Je mentais.

— Quand ils l'apprendront, Iona et Hank vont sauter au plafond.

Quand Iona pique une crise, Dieu se fâche. Si Iona remet en cause la moralité d'une situation, Dieu la soutient. Et Dieu, canalisé par Iona, règne sur cette maisonnée.

— Nous ne pouvons pas le leur cacher, résistai-je.

— Nous ne le devons pas et nous ne le ferons pas.  
Nous aviserons en conséquence.

Je voulus réorienter la conversation car j'avais besoin de réfléchir.

— Quand verrons-nous Mark ?

Mark Lang est le frère aîné de Tolliver.

— Nous avons rendez-vous avec lui au *Texas Roadhouse* demain soir.

— Tant mieux !

Je parvins à sourire. J'ai toujours beaucoup apprécié Mark bien que nous n'ayons jamais été aussi proches que Tolliver et moi. Il nous a protégés comme il le pouvait. Nous ne réussissons pas à le voir chaque fois que nous venons au Texas, j'étais donc ravie qu'il prenne la peine de dîner avec nous.

— Et ce soir, nous faisons un saut chez Iona ? Et nous verrons sur place ? Nous ne prévoyons aucun plan ?

— Aucun, confirma Tolliver.

J'avais le cœur lourd en montant dans la voiture pour nous rendre à Garland où habitent nos sœurs. Le temps était beau et clair mais je ne voyais pas le bleu du ciel.

Iona Gorham (née Howe) a consacré sa vie entière à l'anti-Laurelisme. Laurel Howe Connelly Lang, ma mère, était son unique sœur et de dix ans son aînée. Dans sa jeunesse, avant de sombrer dans la drogue et l'alcoolisme, Laurel était plutôt jolie, aimée de tous. Elle adorait faire la fête. Excellente élève par ailleurs, elle avait étudié le droit à l'université. C'est là qu'elle avait rencontré mon père, Cliff Connelly. Elle était extravertie et extravagante mais aussi terriblement ambitieuse.

Par réaction, Iona avait opté pour la voie de la douceur et de la religion.

Lorsqu'elle nous ouvrit la porte, je me demandai à quelle époque cette douceur s'était transformée en amertume. Iona a constamment l'air contrarié. Pourtant, aujourd'hui, elle semblait d'humeur affable et je m'interrogeai. J'essayai de me rappeler quel âge elle avait. Un peu moins de quarante ans, conclus-je.

— Entrez ! Entrez !

Elle s'effaça.

J'ai toujours l'impression qu'elle nous reçoit à contre-cœur et qu'elle se ferait un plaisir de nous envoyer

balader. Je mesure un mètre soixante-treize et ma tante est plus petite que moi. Elle a de jolies rondeurs et les cheveux châtain clair. Ses yeux sont gris comme les miens.

— Comment vas-tu ? s'enquit aimablement Tolliver.

— Merveilleusement bien !

Nous la dévisageâmes, médusés.

— L'arthrose de Hank le fait souffrir, poursuivit-elle, indifférente à notre stupéfaction. Mais Dieu merci, il peut se lever et aller travailler.

Iona est employée à mi-temps au *Sam's Club* ; Hank est le chef du rayon boucherie au supermarché *Wal-Mart*.

— Les filles ont-elles de bonnes notes ?

C'est ma traditionnelle question de repli. Je n'osais pas regarder Tolliver car je le sentais aussi troublé que moi. Iona nous entraîna jusqu'à la cuisine. Elle réserve le salon aux vrais invités.

— Mariella se débrouille bien. C'est une élève moyenne, sans problème particulier. Quant à Gracie, elle a toujours un petit train de retard. Voulez-vous du café ?

— Avec plaisir ! répondis-je. Je le bois noir.

— Je m'en souviens, rétorqua-t-elle comme si je venais de l'accuser d'être une mauvaise hôtesse.

Ce sursaut d'agressivité ressemblait davantage à Iona et je me sentis plus à l'aise.

— Et moi, avec du sucre ! intervint Tolliver.

Comme elle nous tournait le dos, il me fixa, les sourcils en accent circonflexe. Iona avait une idée derrière la tête.

Elle lui présenta presque aussitôt un mug, une coupelle remplie de sucres en cube, une cuillère et une serviette en papier. J'eus droit au mug ébréché. Après s'être

servie, elle s'installa près de la cafetière de manière à nous faire comprendre qu'elle était *é-pui-sée*. Pendant une ou deux minutes, elle ne dit rien. Elle semblait réfléchir. Une pile de courrier trônait au milieu de la table ronde. Machinalement, j'y jetai un coup d'œil : relevé de téléphone, facture d'électricité, et une lettre manuscrite dépassant de son enveloppe. L'écriture me parut familière et mon cœur se serra.

— Je suis éreintée ! annonça Iona. J'ai travaillé debout six heures d'affilée.

Elle portait un tee-shirt sur un pantalon kaki et des baskets. Iona n'a jamais été une passionnée de mode comme ma mère avant de péricliter dans l'alcool et la drogue. J'éprouvai un élan de sympathie envers elle.

— C'est dur, murmurai-je.

— Ah ! Voilà les filles !

En effet, je perçus des bruits de pas du côté du garage.

Mariella et Gracie firent irruption dans la pièce et jetèrent leur sac à dos contre le mur, sous le portemanteau. Elles accrochèrent leur blouson et ôtèrent leurs chaussures. Combien de temps Iona avait-elle mis à leur inculquer ces habitudes ?

Mais déjà, j'examinais mes sœurs. Chaque fois que je les vois, je les trouve changées. Il me faut quelques minutes pour absorber les détails. Mariella a douze ans, Gracie trois de moins.

Elles étaient étonnées de nous voir mais pas outre mesure. Iona les avait-elle prévenues de notre visite ? Toutes deux nous embrassèrent solennellement, sans enthousiasme. Je ne m'en offusquai pas car je sais combien Iona a œuvré en notre défaveur. Elles n'ont aucun souvenir de leur petite enfance à Texarkana.

Tant mieux pour elles.

Mariella commençait à ressembler plus à une jeune fille qu'à un sac de farine. Elle a les cheveux châtain et les yeux bruns, elle est carrée comme son père. Gracie a toujours été petite et d'humeur volatile.

Les premiers contacts sont toujours pénibles. Rétablir le lien requiert des efforts. Elles prirent place entre nous et la femme qui les a élevées. Elles répondirent à nos questions et parurent enchantées de leurs petits cadeaux. Nous leur apportons toujours des livres afin de les encourager à pratiquer un loisir qui n'est pas la norme chez les Gorham. Nous leur offrons aussi un objet plus frivole, un accessoire du genre barrette ou bracelet.

— Oh ! s'écria Mariella (à mon immense joie). J'ai lu les deux premiers livres de cette auteure ! Merci !

Gracie ne s'exprima pas mais nous adressa un sourire. Une première car elle n'est pas d'une nature enjouée. Elle ne ressemble en rien à Mariella. Bon... Cameron et moi ne nous ressemblions pas non plus. Gracie me fait penser à un elfe : elle a les yeux verts, de longs cheveux blond pâle, un petit nez agressif et une bouche en forme d'arc de Cupidon.

Peut-être n'ai-je aucun don pour communiquer avec les enfants. Au risque d'être taxée de froideur, j'avoue que Gracie me paraît plus intéressante que Mariella. Les vraies mamans ont peut-être leurs chouchous, elles aussi. Je m'efforce de dissimuler cette partialité. J'attends que Mariella éveille mon intérêt. Qui sait ? La lecture nous rapprochera peut-être ? Gracie est tombée gravement malade à l'époque où je l'étais moi-même après avoir été frappée par la foudre. Elle souffre de troubles chroniques de la respiration.

— Tu es une mauvaise femme, tante Harper ? s'enquit tout à coup Gracie.

C'est Iona qui a initié cette affaire de « tante » : selon elle, Tolliver et moi sommes tellement plus âgés que les filles nous doivent le respect.

— Je m'efforce de ne pas l'être trop, bafouillai-je pour gagner du temps en attendant de savoir ce qui avait pu inspirer une telle question.

Iona se mit à remuer sa cuillère dans son café. Je serai les mâchoires de rage et ravalai un torrent d'injures. De toute évidence, elle avait décidé de faire comme si cette conversation ne la concernait en rien.

— J'essaie d'être honnête avec les gens. Je crois en Dieu. (Pas le même que Iona, apparemment.) Je paie mes impôts. Je fais de mon mieux.

— Parce que quand on prend de l'argent aux gens sans leur donner ce qu'on a promis, c'est mal, non ?

— Absolument, décréta Tolliver. Cela s'appelle frauder. Harper et moi ne fraudons jamais.

Il transperça Iona du regard. Gracie contempla à son tour sa mère adoptive. Je suis sûre qu'ils voyaient deux personnes différentes.

Iona remuait obstinément son fichu café.

Hank franchit le seuil à cet instant précis. Il tombait à pic. C'est un homme grand et large, au visage rougeaud et aux cheveux blonds épars. Plus jeune, il était très beau. Il ne manque pas d'allure malgré ses quarante ans et n'a pratiquement pas pris un gramme depuis qu'il s'est marié avec Iona.

— Harper, Tolliver ! Content de vous voir ! Vous ne venez pas assez souvent !

Menteur.

Il déposa un baiser sur le crâne de Gracie et gratifia Mariella d'une caresse sous le menton.

— Salut, vous deux ! Alors, Mariella, ce contrôle d'orthographe ?



— Papa ! J'ai eu huit sur dix !

— Bravo, ma fille.

Il se versa un Coca et y ajouta quelques glaçons puis s'empara d'une chaise pliante posée près du réfrigérateur.

— Gracie, comment ça s'est passé à la chorale ?

— On a bien chanté, répliqua-t-elle, visiblement soulagée de se retrouver sur un terrain plus familier.

Si Hank avait remarqué la tension qui régnait dans la cuisine, il se garda d'en faire la remarque.

— Comment allez-vous ? Harper ? Qu'as-tu retrouvé comme cadavres ces temps-ci ?

Hank parle toujours de mon activité sur le ton de la plaisanterie.

J'esquissai un sourire. Il ne devait pas lire les journaux ni regarder les informations télévisées. Mon nom y avait été mentionné beaucoup trop souvent à mon goût depuis un mois.

— Qu'avez-vous accompli comme périples ?

Le fait que nous voyagions sans arrêt l'amuse. Ses expériences en la matière se limitent à une escapade hors du Texas quand il était soldat.

— Nous revenons de Caroline du Nord, expliqua Tolliver.

Il marqua une pause, au cas où Iona ou Hank relèveraient l'allusion sur notre toute dernière mission dont la presse s'était emparée avec avidité.

Non.

— Ensuite, nous avons un contrat à Clear Creek. Et aujourd'hui, nous sommes à Garland pour vous voir.

— Quels sont les scoops dans le business ?

— Nous avons une nouvelle d'une autre sorte, grogna Tolliver, exaspéré.

Aïe !

— Tu t'es trouvé une petite amie et tu vas fonder un foyer ! le taquina Hank car l'entêtement de Tolliver à enchaîner les conquêtes est un grand sujet de moqueries de sa part comme de celle de Iona.

— En fait, oui.

Je fermai les yeux.

— Entendez-vous ça, mes filles ? Votre oncle Tolliver a une fiancée ! Qui est-ce, Tol ?

Tolliver déteste qu'on l'appelle ainsi.

— Harper.

Il se pencha sur la table et me prit la main. Nous retînmes notre souffle.

— Ta... Mais... vous deux ? bredouilla Iona. Ce n'est pas possible. Vous...

— Nous ne sommes pas liés par le sang, interrompis-je. Mariella et Gracie observaient les adultes, perplexes.

— Tu es ma sœur, dit soudain Mariella.

— Oui.

— Tolliver est mon frère.

— Exact. Mais nous ne sommes pas liés par le sang. Tu le comprends, n'est-ce pas ? Je n'ai pas eu le même papa et la même maman que Tolliver.

— Mais alors... vous allez vous marier ? s'écria Gracie.

Elle semblait contente. Perplexe mais contente. Tolliver plongea son regard dans le mien.

— Je l'espère.

— Waouh ! jubila Mariella. Je pourrai être demoiselle d'honneur ? Mon amie Brianna était demoiselle d'honneur au mariage de sa sœur. Je pourrai avoir une robe longue ? Aller chez le coiffeur ? La mère de Brianna lui a permis de mettre du rouge à lèvres. Je pourrai en mettre, maman ?

— Mariella, expliquai-je, je crains que ce ne soit pas un grand mariage (je n'y tenais pas du tout). Nous nous

contenterons sans doute d'une cérémonie devant un juge de paix. Nous n'irons pas à l'église et je n'aurai pas de robe blanche.

— Mais quoi que nous décidions, nous comptons sur votre présence et vous pourrez vous habiller comme bon vous semble ! ajouta Tolliver.

— Pour l'amour du ciel ! s'insurgea Iona. Vous marier ? C'est grotesque. Si vous le faites, Dieu m'en est témoin, ni Mariella ni Gracie ne seront là !

— Pourquoi pas ? riposta Tolliver d'une voix trop calme. Elles sont de la famille.

Ce fut au tour de Hank de prononcer son verdict :

— C'est indécent. Vous avez grandi ensemble.

— Nous ne sommes pas liés par le sang, répétai-je. Nous nous marierons quand nous le voudrons.

Je m'aperçus tout à coup que je m'étais laissé entraîner plus que je ne l'avais escompté par le débat. Tolliver me souriait de toutes ses dents.

Incroyable ! Il m'avait proposé de m'épouser et j'avais accepté.

Iona fit la moue.

— Eh bien ! Nous aussi, nous avons une nouvelle à vous annoncer.

— Ah ? Laquelle ?

Je voulais m'y intéresser. Je voulais à tout prix dissiper la tension qui rendait mes sœurs si malheureuses. Je m'obligeai à adresser un sourire à ma tante.

— J'attends un bébé. Les filles vont avoir un petit frère ou une petite sœur.

Je dus lutter de toutes mes forces pour ne pas m'exclamer : « Après toutes ces années ? »

— C'est merveilleux ! Les filles, qu'en pensez-vous ?

Tolliver chercha ma main sous la table et la serra très fort. Nous n'avions jamais envisagé que Hank et Iona

puissent avoir un enfant un jour. Quant à moi, je ne me suis jamais demandé pourquoi ils n'en ont pas eu. En fait, je les ai simplement considérés comme deux empêcheurs de tourner en rond qui nous privaient de nos sœurs. Toutefois, ils prennent bien soin d'elles et Dieu sait qu'elles ne sont pas faciles !

En un éclair, je me rendis compte qu'il n'était plus question pour nous de nous immiscer dans cette relation entre Hank, Iona et les filles. Je décelai une lueur d'incertitude dans les prunelles de Mariella. Elle et Gracie avaient suffisamment de problèmes sans que nous venions bouleverser leur existence. Elles voulaient se réjouir de la venue prochaine de ce bébé mais elles avaient reçu un sérieux coup sur la tête.

Je compatissais.